

Histoire et fiction Du scénario de l'aventure

Jean Forest

Numéro 87, automne 2000

Lire de la fiction

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14694ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Forest, J. (2000). Histoire et fiction : du scénario de l'aventure. *Moebius*, (87), 51–67.

JEAN FOREST

Histoire et fiction
Du scénario de l'aventure

Dans un texte romanesque ce que l'on pose d'abord concerne *la distribution du désir*, et c'est autour de celui-ci que l'on s'agite, soit parce qu'on est contre, soit parce qu'on est pour. Lire suppose que l'on prenne position passionnément, il n'existe aucun moyen de lire innocemment, sans être touché par le désir qui anime les personnages tout autant que l'auteur. Il se crée alors une constellation désirante.

Voilà ce qui m'a frappé sur le tard, au moment où j'essayais de comprendre de quoi la *Bible* nous parlait avec tant de fureur. J'avais besoin de le découvrir pour le dire à mes élèves. Je me suis rendu compte que celle-ci suivait la règle générale, qu'elle ne différait en rien de la littérature dite profane. Cela m'a amené à écrire un ouvrage sur le sujet: *Bible et psychanalyse*. Pour le moment je voudrais essayer de rassembler quelques idées autour du concept de *pulsion*, et pour ce faire je me servirai de la *fiction* la plus banale qui soit, en premier lieu de celle que l'on peut regarder tous les jours à la télé.

* * *

Un soir de mai 2000 je regarde défiler sur le petit écran les images d'une série policière américaine fort populaire intitulée *NYPD Blue*. Le sigle désignant le *New York Police Department*, le bleu, la couleur symbolique de ce corps de police universellement connu. Nous sommes comme à l'accoutumée dans un quartier multiracial où circulent stupéfiants et prostituées, bref l'espérance d'un plaisir qui, parce qu'il fait l'objet d'un

interdit, coûte particulièrement cher. La police ne peut bien sûr en aucun cas endiguer la violence qui règne dans la rue, tout en y étant comme un poisson dans l'eau. Tout au plus écume-t-elle ce bouillon de *pulsions*, au moment où il déborde les *limites* jugées tolérables par la loi. Essayons de déterminer le *scénario* de ce drame qui se répète de soir en soir sur toutes les chaînes et nous fascine infiniment.

Un *obstacle*, ici la police de New York, s'oppose comme elle peut, c'est-à-dire mal, au trafic de stupéfiants et à la prostitution qui enrichissent *les héros de l'aventure* que sont les revendeurs et maquereaux locaux, inséparables qu'ils sont toutefois des camés et michetons qui tentent à leurs risques de rejoindre *l'objet interdit de leur désir*. Un interminable *combat* quotidien opposant *la loi* aux *transgresseurs* de la loi.

L'affaire banale qu'on nous présente me paraît illustrer idéalement mon propos. On découvre en effet les restes calcinés, dans un terrain vague situé sous un pont, d'une prostituée qu'on identifiera sans le moindre mal: une jeune femme de vingt-six ans, enceinte de six mois, victime la veille au soir d'un enlèvement qui eut lieu au grand jour, si je puis dire, à tel point qu'un témoin put aisément relever le numéro d'immatriculation de la fourgonnette des deux voyous qui en sont responsables. Comme on leur met de plus la main au collet sans difficulté il ne règne aucun suspense. Plutôt une assez morne analyse des faits. Quant aux motifs, ils sont on ne peut plus dérisoires, du moins en apparence. Les voici.

Deux petits truands dans la vingtaine, sans argent et en manque, décident d'enlever une fille, de la dévaliser d'abord, ensuite de la violer. Voilà nos *pulsions*! L'argent de la prostitution leur permettant de surcroît de faire l'achat d'une dose de plus... Le meurtre de la fille s'est produit stupidement, celle-ci ayant contre toute expectative énergiquement résisté à la *violence*, au *viol*, ainsi qu'au *vol* dont elle était triplement victime. Rien de prémédité, tout au contraire: l'accident qu'on regrette amèrement, les risques du métier. De plus en plus banal.

Que désirent donc au juste nos malfrats? Au point d'envisager de se bagarrer avec la police pour l'obtenir, sachant qu'elle a le bras si long? Ils *désirent*, à la suite de ce *combat*, la *réunion* avec l'*objet interdit de leur désir*, afin d'en obtenir la *jouissance* qu'ils en escomptent. Ils désirent *jouir*, voilà ce qu'ils désirent. Tout comme chacun de nous! Or la jouissance est très précisément ce que *la loi de la castration* interdit formellement à tous les êtres humains, partout et toujours. Le plaisir, oui, la jouissance, non. *Dura lex, sed lex*.

Tel serait donc le sens de la fiction, celui de nous faire jouir par procuration. En l'occurrence la fiction est policière, et vise un public particulier. Elle pourrait viser un public d'intellectuels, et emprunter d'autres voies, sans pour autant le moindrement renoncer au scénario que je viens d'esquisser. Il existe des *héros* de toute nature. Ils peuvent s'appeler *Sartre, Marx, Staline, Freud, Lacan, René Lévesque, le maire Drapeau, le frère Untel, Roland Barthes, André Gide, de Gaulle, Hitler*, que sais-je, ils sont légion!

Ce qui pique d'autre part mon intérêt ce soir-là réside dans le fait que le rôle du tueur malgré lui se trouve tenu par un acteur qui joue celui d'un inspecteur de police dans l'émission qui fait immédiatement suite à *NYPD Blue*, une série intitulée *Homicide: Life on the Street*, dont l'action tout à fait analogue a pour unique signe distinctif de se dérouler à Baltimore. Je reconnais tout de suite l'inspecteur *Falson*, non sans un certain malaise. Tout le monde sait que l'occasion fait le larron, mais quand même... dans une petite heure mon tueur ne portera-t-il pas bel et bien la médaille d'un *detective* porte-parole de la loi?

Il va de soi qu'au moins depuis le célèbre feuilleton des *Incorruptibles*, le public n'ignore pas que l'argent peut tout acheter: *Every man has his price...* sauf Elliott Ness! On lit avidement et à la une les mésaventures des policiers reconnus coupables d'avoir transgressé la loi: *abus de pouvoir, prostitution, prévarication*. Les pulsions elles-mêmes! Mais l'émission de ce soir ne manque pas de piquant, la prostituée étant *enceinte* de six mois! Pas du tout de ce fait une fille ordinaire, mais

une *mère*! Une mère qui fait le trottoir, par-dessus le marché, offerte pour une misérable poignée de dollars! J'additionne deux éléments discrets: le tueur est un *flic*, Falsone, la fille est une *mère*.

Je commence à distinguer la source de mon malaise... On sait, depuis que Freud nous a commenté l'*Œdipe roi* de Sophocle, que la mère est l'*objet interdit du désir* des hommes, un objet dont ils n'arrivent à faire le deuil, le cas échéant, qu'avec le plus grand mal. Ce deuil constituant ce qu'on appelle l'*œdipe*, et l'échec de ce deuil ce qu'on appelle *le complexe d'Œdipe*... L'aventure de ce soir me semble par conséquent bien proche de ce qui charpente un homme pour le meilleur et pour le pire, puisqu'elle concerne la *mère*, source unique de la satisfaction imaginaire et mortelle de nos *pulsions*... Il est évident que la présence de Falsone ne relève pas du hasard: qu'on a voulu faire un clin d'œil à des millions de téléspectateurs. On sait qu'ils vont marcher. Je le constate. Pour quelle raison? Parce qu'au fond ils savent que personne ici, malgré les apparences, ne trafique la vérité.

Nous sommes évidemment au degré zéro de l'imagination, les pulsions se manifestant socialement sous trois formes complémentaires: 1) l'appétit de *pouvoir*; 2) l'appétit de *plaisir*; 3) l'appétit de *propriété*. Au pouvoir correspondant *la violence*, au plaisir *le viol*, à la propriété *le vol*. Trois chemins convergents pour un seul objectif: jouir, jouir coûte que coûte, j'entends! Ce qui n'a rien à voir avec le simple plaisir, et suppose la transgression des *limites* imposées par la loi, j'y insiste.

La fiction ayant donc pour fonction de réaliser le désir, tout comme le rêve, les médias vont comprendre que *la représentation de la transgression de la loi* constituera toujours la voie royale de leur succès, d'où qu'ils soient tout de suite passés maîtres en la matière.

Il existe toutefois bien des façons de présenter les pulsions, des nobles, des bêtes et même des retorses, la loi de la moyenne jouant nettement en faveur des bêtes. Ce soir il me semble vraiment impossible de tomber plus bas. On pourrait croire avoir affaire à une sorte de série Z de l'aventure, si totalement dévalorisée qu'elle

en claironnerait son incapacité à soutenir la comparaison avec la noblesse d'une prétendue série A. Or il n'en est rien, bien au contraire! La série A ne valant pas mieux!

* * *

Ouvrons la *Bible* pour nous en convaincre, un ouvrage que des milliards d'humains depuis deux millénaires tiennent pour sacré, mieux encore, pour divin. Relisons candidement la narration des amours adultères du noble roi David, ivre de son amour pour Bethsabée, la femme d'Urie, un de ses généraux, le brave des braves qui plus est. Parce que sa maîtresse est enceinte, David, à l'image d'un quelconque petit truand de bas étage, tentera de duper son rival pour lui faire endosser de bonne foi cette paternité gênante. Urie, ayant passé les derniers mois au front, ne pouvant sans manigance se croire le géniteur de l'enfant à naître. Le roi imagine donc d'accorder une surprenante permission à son général, lui fournissant ainsi du même coup l'occasion rêvée de coucher avec sa Bethsabée chérie... Urie toutefois de façon bien inattendue respectera la tradition selon laquelle un soldat ne touche pas à sa femme tant que durent les hostilités, pour conserver sa force virile... Que faire?

On nous a tellement répété que la *Bible* relatait une *histoire sainte* qu'on ne sursaute plus devant la décision que prit alors un roi qui servit d'idéal à toute la chrétienté. David fit *exécuter* son adversaire par l'armée ennemie tout simplement en donnant l'ordre de placer Urie sur la ligne de feu, sachant pertinemment qu'il y perdrait la vie. Son vœu fut exaucé, et David épousa Bethsabée, Salomon naissant de leur union meurtrière et adultère. Vous aurez compris que cette anecdote du plus mauvais goût s'articule autour des pulsions de *pouvoir* et de *plaisir*. *YHWH* serait-il donc le *parrain* des truands d'Israël?

Rien ne s'oppose de plus à ce que ce scénario, absolument tel quel, soit repris dans un banal épisode de *NYPD Blue*. Imaginons-le ensemble: tel voyou-roi ayant engrossé la femme d'un voyou-général, fait

flinguer celui-ci par une bande rivale avant d'épouser l'objet de sa flamme assassine, qui accouche par la suite d'un bâtard censément légitime. L'histoire pourrait tourner plus mal encore. Un troisième voyou, désireux de s'attirer les bonnes grâces du voyou-roi, le débarrassant par exemple d'un autre fils, légitime celui-là, quoique hélas un peu trop turbulent, en poignardant lâchement celui-ci juste au moment où, ligoté, il se trouverait dans l'impossibilité de se défendre. Appelons ce fils légitime *Absalom*. Nom savoureux qui signifie *la paix du père*... Salomon pour sa part étant appelé le *Pacifique*. Un pacifique pour rire qui pour éviter d'avoir à respecter les privilèges d'un deuxième frère aîné, pareillement très légitime, appelons-le *Adonias*, le fit lâchement assassiner par des tueurs à lui.

Un épisode digne de la petite histoire de la *Cosa Nostra*. Et pourtant c'est la *Bible*! David et Salomon étant donnés depuis une éternité pour des modèles de monarques. Or cette fiction nous a été inculquée non comme la légende qu'elle est, mais comme *Histoire*, et *Sainte* qui plus est. Celle de la *Sainte Mafia*? Constatons que l'histoire y fusionne avec la fiction, la série A avec la série Z. Que l'inspecteur Falsone nous soit présenté comme un voyou coupable de *violence*, de *viol* et de *vol* m'apparaît maintenant fort plausible, à peine anormal. Mes émissions américaines y prenant même une couleur de haute noblesse, malgré leur évidente bassesse. On dit que le profane s'arrête là où commence le sacré... Par quelle subtile frontière sont-ils donc séparés?

Les légendes nous raconteraient-elles pour leur part une version *dissonante* des mêmes éternels faits fictifs? Nullement. Elles consonnent pleinement. Prenons-en à témoin ce que nous dévoile et nous cache tout à la fois un mythe célèbre, celui de la fée *Mélusine*. Je ne choisis pas cette légende, elle m'a été proposée lors d'une récente visite au palais du Belvédère de Vienne, une série de douze toiles du peintre Moritz von Schwind y relatant son aventure en autant de tableaux.

Notre connaissance de Mélusine remonte à un récit du XIV^e siècle, Jean d'Arras y reprenant à son compte un thème vieux comme le monde, celui de la *fée*, un mot qui dérive du latin *fata*, le féminin de *fatum*, qui désigne le destin. Un destin qui prend ici la forme d'une fée bien particulière, vous allez voir en quoi.

Un jeune seigneur appartenant à une lignée célèbre au moyen âge, celle des *Lusignan*, découvre, à l'occasion d'une errance dans la forêt aventureuse, de jolies demoiselles occupées à batifoler autour d'un puits. Il ignore que son destin l'attend ici en la personne de Mélusine, la plus belle d'entre elles, dont il tombe subitement amoureux et qu'il demande en mariage sur-le-champ. En soi, rien de tellement inusité, je veux dire dans un conte tel que celui-ci. Les sœurs de Mélusine feront toutefois opposition à cette union avec la dernière énergie, le lecteur ne devinant pas la raison de leur résistance. Nous comprendrons plus tard seulement qu'elles représentent la loi que Mélusine s'apprête à enfreindre, la fée comme *objet de désir* étant *interdite* à l'humain qu'est Lusignan. Notre héros n'en gagnera pas moins son *combat* contre les forces qui se mettent en travers de son désir, et il épousera sa bien-aimée. Nous la retrouverons chez lui dans son château, à l'extérieur de la forêt.

Le *scénario de l'aventure* se poursuit ainsi logiquement, la victoire contre l'*obstacle* menant à la *réunion* dont le héros escompte la *jouissance* qui motive et justifie son action. Une *réunion* a certainement eu lieu ici, dont témoignent *sept* petits Lusignan bien en chair! Et puis surtout elle et lui filent le *parfait bonheur*, ce qui correspond à l'idée que l'on se fait communément de la jouissance.

Trop beau pour être vrai? Assurément, cette jouissance étant continûment menacée par un serment que Lusignan dut prêter lors de ses épousailles, celui de ne jamais ouvrir la porte d'un certain édicule où sa femme devait une fois par mois se retirer au nom de mystérieux impératifs. Un engagement qui nous rappelle *Barbe-Bleue*, visiblement, le charme de l'amour qui les unit dépendant étroitement de ce secret à n'éventer à

aucun prix. Vous avez déjà deviné qu'emporté par la curiosité Lusignan trahira sa parole en entrouvrant la porte fatidique, et qu'il perdra ce faisant son bonheur à jamais.

Troublante ressemblance de leur maîtresse avec la fée Mélusine! Car il va de soi qu'elle avait caché son identité, trichant ainsi afin que son mariage eût lieu. Le peuple cependant, pas si bête, quoique représenté sous des traits vulgaires, comme à l'accoutumée, maintiendra mordicus qu'il voit clair dans son jeu!

On ne l'en aime pas moins beaucoup, de même que son mari et leur septaine d'enfants! Il faudra donc que Lusignan cause lui-même son propre malheur. Voici comment. L'édicule en question contenait une piscine, et ce qu'il aperçut dans celle-ci aurait dû depuis belle lurette lui crever les yeux, s'il n'eût tant tenu à le scotomiser. Mélusine s'y ébattant au naturel en la compagnie de ses sœurs, il constate que toutes possèdent une queue de poisson, bref que sa femme est une Sirène, qu'elle appartient à la famille de celles qui piègeaient autrefois les matelots avec leurs chants ensorcelants, provoquant ainsi le naufrage des nefes et la perte des équipages. Pour entendre sans en mourir leurs voix irrésistibles, Ulysse ne dut-il pas d'abord boucher les oreilles de ses marins, avant de se faire lui-même ligoter à un des mâts de son navire? S'il survécut ainsi cela n'arrangea toutefois en rien les affaires de sa pauvre Pénélope, qui détissait la nuit ce qu'elle avait tissé le jour, dans l'attente interminable de son mari bourlingueur sans bon sens... Toutes les femmes auraient-elles ainsi quelque chose à cacher?...

Parce qu'elle a été *mise à nu*, dévoilée, Mélusine dut abandonner ses sept enfants et son mari pour retourner dans *l'autre* monde, là-bas où les enfants des hommes sont interdits de séjour. Lusignan ne se remettra pas de cette perte intolérable: le voilà donc très cruellement *castré*. Il ne vit plus dès lors que pour *racheter* sa faute... mais attention, cela témoigne surtout de son désir de retrouver sa Mélusine, et donc de contourner sa douloureuse castration!

On sait bien que les légendes ne racontent pas des histoires *vraies*... mais avons-nous pour autant compris, comme Freud nous l'a si excellemment enseigné, qu'elles relatent des histoires *plus que vraies*?

La fiction a pour but de dire la vérité de l'Homme sur un mode voilé, la vérité toute crue suscitant une telle résistance que son expression en devient impossible: la vérité toute crue choque. Mélusine est interdite à Lusignan parce que la loi de la castration s'y oppose. Voilà la vérité *très vraie toute crue*.

C'est l'obstacle qui transforme Lusignan en héros. Pas d'obstacle, pas de héros. S'il possède beaucoup, beaucoup de perspicacité, notre lecteur, psychanalyste par exemple et rompu à l'écoute du signifiant, sera peut-être touché par un petit air de *famille* entre le nom de la belle au bois se baignant, *Mélusine*, et son amoureux fou, *Lusignan*. Le lecteur sait qu'elle est Mélusine! Lusignan n'y voit que du feu. Voilà une aventure qui commence du bon pied. Celui d'Œdipe. Il y a un secret, il restera caché si l'aventure doit avoir lieu.

Lusignan le héros endossera finalement le vêtement du pèlerin pour se mettre à *la recherche du temps perdu*, régressant sur les pas de *l'objet* du désir, son errance le réintroduisant dans *l'espace* de la forêt enchantée où jadis son destin l'attendait. À la suite de cette *réparation*, et Dieu sait combien le pèlerinage était à l'époque fréquemment cela même, trouvera-t-il sa *rédemption*? Le cas échéant il y aurait alors contradiction, celle-ci reposant sur l'acceptation de la castration et le renoncement à la jouissance, en échange de la condition humaine, ce qui visiblement n'est pas le cas ici. Il est vrai que Lusignan retrouvera sa Mélusine, à l'extrême limite de son chemin sans issue... Celle-ci toutefois, loin de lui donner la jouissance qu'il recherche, l'enlaçant dans ses bras sept fois maternels, pour mettre fin à ses tourments lui donnera *le baiser de la mort*... Tel fut le prix exorbitant qu'il lui fallut payer.

Mourir d'amour dans un baiser, expirer à l'instant même des retrouvailles et de l'ultime jouissance, une jouissance conjugquée comme il se doit avec la Mort,

son double ineffable, tous les suicidaires du monde ne rêvent-ils pas de cette seconde extatique? Une histoire qui aurait pu finir en queue de poisson s'achève ainsi pour une fois logiquement. Il faut savoir opter pour le bon mot: *jouir* ou *vivre*! Lusignan choisit d'embrasser la Mort.

Si seulement il avait su! Mais on ne sait jamais! Et puis *l'inceste* ne donne-t-il pas la qualité inestimable du vertige amoureux au désir déjà fou? On me dira qu'il est invraisemblable qu'au bout de sept enfants Lusignan n'ait rien su de la queue de poisson de sa maîtresse! C'est bien sûr qu'elle la masquait, la refoulait. L'amour n'est-il pas aveugle? Jocaste de même, la muette, pas une seule fois ne posa à son mari la question essentielle: «D'où es-tu donc, Œdipe mon mari?...» *Des pieds enflés* d'Œdipe, il ne sera pas dit le plus petit mot. D'où qu'ils aient pu engendrer quatre enfants, l'inceste imposant le silence! L'aventure repose sur un nonentendu. La fiction, sur le dernier mot de l'aventure. Celui qui en *manquant* annonce le prochain épisode.

Les histoires de femmes à secret sont d'ailleurs vieilles comme le monde. La sorcière n'est-elle pas, pile *et face*, le double de la fée? Dans un film qu'on gagne à revoir, *Kwaïdan*, Kobayashi nous raconte une fable analogue, d'une fée qui avait épousé un pauvre pêcheur, *à condition que...* En épousant une fille parmi d'autres, l'enfant se fait homme et renonce à sa mère, à laquelle il ne doit sous aucun prétexte faire retour. Or forcément sa femme sera un peu toujours sa mère... d'où le péril en sa demeure!

Cet interdit se trouve communément contredit, en dépit de l'absolue évidence du contraire, par le mythe de l'enfance comme *Paradis perdu*. Il est ardu de faire comprendre aux adultes, malgré Freud et tous les thérapeutes du monde, que l'enfance est située aux antipodes de l'Éden qu'on imagine, et qu'il n'existe aucune période de la vie plus difficile à traverser. Elle est celle de l'*œdipe*, donc de la castration, bref de l'apprentissage du langage et de la socialisation. *Les si belles et si cruelles histoires* seraient-elles donc aussi vraies

qu'elles le clament? Sans doute les contes *de ma mère l'Oye*, de Grimm ou d'Andersen auraient-ils dû crocheter nos yeux d'aveugles, si le désir ne s'y était si farouchement opposé.

* * *

Toujours à Vienne, cette fois sur les murs des appartements impériaux hantés par *François-Joseph de Habsbourg* et *Élisabeth* de Bavière, on peut suivre l'histoire, abondamment illustrée et commentée avec esprit, de *Rodolphe* leur fils unique, archiduc héritier de la couronne impériale. Vous devez bien vous demander à quoi rime cette histoire de parfaits inconnus! Le monde entier les connaît cependant, la fiction les ayant popularisés. Elle, c'est *Sissi*. Ce sobriquet évoquera pour beaucoup le visage de Romy Schneider, suicidée au sommet de sa gloire pour n'avoir pu se remettre de la mort accidentelle (*empalé* en escaladant un mur...) de son fils unique. Lui, c'est *Rodolphe*, qu'on associe à Mayerling, le pavillon de chasse où il mit fin à ses jours après avoir d'abord tué *Marie Vetsera*, une petite baronne de dix-sept ans qui avait accepté de mourir à l'occasion de ces noces diaboliques. Hitler de même ne tua-t-il pas Eva Braun, avant de se supprimer?

Sissi, à la triple fourche de la fiction, de l'idéologie et de l'histoire, nous a été présentée comme l'incarnation d'une suffragette prisonnière de son rang, sorte de martyre féministe avant l'heure pour avoir protesté de toutes ses forces contre sa *condition*. Mariée à seize ans comme le voulait généralement la coutume, *Sissi* comprit de bonne heure que ni le rôle fictif d'impératrice, ni celui d'épouse, ni celui de mère n'allaient lui convenir. C'était beaucoup comprendre. Il lui fallait absolument du fictif à haute surdose. Elle prit pour cette raison le parti de fuir les cérémonies impériales, le lit de son empereur ainsi que les berceaux de ses enfants, confiés comme il se devait à une nourrice. *Sissi* voyagea. Des années durant parfois. L'empereur lui courant après. Elle refusa tout compromis. Un quatrième enfant tardif ayant été attribué par la rumeur publique à un Hongrois quelconque – l'impératrice

comme pour mieux faire enrager son mari et sa cour s'étant prise de passion pour la Hongrie – elle lui apprit le hongrois et l'éleva en cette langue! Un peu comme si madame de Gaulle n'eût parlé à sa fille qu'en anglais. On imagine la mine du général. L'eût-il fait empaler?

Aujourd'hui on ne cherche pas du tout à cacher la personnalité névrotique de l'impératrice, la plus belle femme de la cour, une épouse volage dont François-Joseph fut amoureux toute sa vie durant, ce qui n'était pas la règle. Le caractère mélancolique très banal de son affection serait même devenu étrangement courant de nos jours, à en croire Julia Kristeva.

Rodolphe ne verra sa maman que de loin en loin. Il connaîtra une mère de remplacement, sa nourrice, jusqu'à l'âge de sept ans, et par la suite un certain Gondrecourt, chargé de transformer l'enfant fragile qu'il était en héros conquérant. On devra remplacer de toute urgence son mentor, Rodolphe tolérant mal les méthodes paternelles caricaturales. Un dénommé Latour le remplaça, qui fut le confident paternel cette fois adoré de Rodolphe, sa courte vie durant. Une vie de trente ans, minée par la mélancolie dont sa mère l'impératrice souffrait, qu'il combattit avec l'alcool, la drogue et les femmes, celles-ci lui refilent en outre la gonorrhée, le sida incurable de l'époque d'avant les antibiotiques. À ce garçon privé de père, de la famille spirituelle des Lusignan, Mélusine-Sissi aurait-elle donné *il bacio della morte*?... Elle mourut poignardée par un anarchiste italien sur un quai de Genève. Aux grands de ce bas monde demanderions-nous qu'ils travestissent à tout prix leur banale existence en fiction meurtrière?...

Deux *héros de notre temps*, certainement. À la frontière où l'inspecteur Falsone, de Baltimore, se mue en truand de New York. Pourquoi faut-il que leurs noms soient mondialement connus, que *Sissi* et *Mayerling* hantent toutes les scènes de l'aventure, leur vie n'ayant été qu'un long calvaire? Pourquoi en revanche le nom de *Marie-Thérèse* n'évoque-t-il pour sa part rien de particulier dans la mémoire publique, le cinéma n'ayant pas jugé bon de l'immortaliser? Elle qui, mariée à un

autre empereur d'Autriche, eut seize enfants, dont Marie-Antoinette et le très remarquable Joseph II, l'empereur *éclairé* par excellence? Une maîtresse femme à tous égards, malheureusement refoulée dans les oubliettes de l'histoire. C'est qu'à la fiction il faut que l'histoire apporte la folle parenté qui unissait dans le mal-être la mère et le fils, *Sissi et Rodolphe de Habsbourg*... Le reste intéressant bien peu l'Histoire sur son versant populaire.

À l'heure de son suicide, Rodolphe avait trente ans, Marie Vetsera dix-sept, l'âge de Sissi l'année de son mariage. Juste avant de mourir elle rédigea la lettre romantique imposée par le personnage qui la tuait, où elle annonçait au monde des badauds qu'empêchée d'épouser l'homme de sa vie elle préférait mourir avec lui plutôt que de vivre sans lui, etc., le banal blablabla de la morbide fiction romantique.

Rodolphe ne l'aimait aucunement. Déjà l'année précédente une jeune femme avait décliné l'offre qu'il lui avait faite de mourir en son impériale et dérisoire compagnie. Ayant vécu avec l'absence d'une mère vagabonde, sans doute désirait-il la tuer en effigie pour la punir mortellement de l'avoir abandonné au seul profit des vagues de la mer. Sissi prit aussitôt un deuil définitif.

Parfois la *non-réunion* avec l'objet du désir interdit engendre exactement les mêmes effets que la *réunion* avec celui-ci, tant le désir en devient tyrannique. Il se produit une jouissance en creux. Quelque chose comme le rendez-vous raté de la jouissance et de la Mort. Ne resterait alors que celle-ci, avec qui le sujet tiendrait ce rendez-vous manqué, coûte que coûte et à n'importe quel prix. En apparence cela est ridicule, quoique en profondeur l'évidence même. À l'enfant né d'un vulgaire géniteur, en l'absence du père tel que suscité par le désir de la mère, c'est la Mort qui ouvre les bras. *Matria o muerte*... voilà le cri de guerre des infortunés enfants de l'inceste! Ils sont légion, aujourd'hui. De nos jours le père n'a guère bonne presse. Cela ne va pas sans effets.

Ne devrait-on pas trouver admirable que l'Église catholique ait tout d'abord installé à Mayerling un cou-

vent de carmélites? Qu'elle remplaça par une simple église, peut-être faute de carmélites. Vinrent inéluctablement la boutique de souvenirs, le toc, le kitsch, l'attrape-touriste. L'histoire prenant là comme ailleurs les couleurs tapageuses des images d'Épinal.

* * *

J'aurais pu vous raconter bien d'autres histoires, celle de *Louis II* de Bavière par exemple, qui fit construire le château si hollywoodien de *Neuschwanstein*, racolé par Walt Disney pour Disneyland. Le cousin de Sissi, un autre suicidé. On a raconté cent fois son histoire. Je n'ai rien dit non plus d'un célèbre poète allemand, *Heinrich von Kleist*. Lui aussi invita galamment sa *Dulcinée* à une promenade au pays de la Mort. Elle eut lieu un peu à l'extérieur de Berlin, sur les bords du *Wannsee*, un très célèbre lac de la forêt berlinoise. On y a édifié longtemps après un monument commémoratif. Détail amusant, on omit de graver dans la pierre le nom d'Henriette Vogel, sa compagne! Pudibonderie obligeant, la famille du défunt s'y opposa.

En allemand *Wannsee* se prononce avec un *a* très court. Allongez-le tant soit peu, vous obtenez *Wahnsee*. Et tout change! Le *lac de la Baignoire* devenant, coup de baguette magique, le *lac de la Folie*! Freud eût apprécié! Et Lacan donc!

Un homme et une femme. Seuls désespérément. Seul à seule. Je pense à un dicton anglais, le cri du cœur d'un insensé: *Three is a crowd!* C'est bien pourtant au *trois* de la vie que le *deux* de la mort doit conduire! Le reflet dans la glace menant au suicide: quand un et un font *un*, et non point trois.

Tragédies spéculaires. *Jean Seberg* fut au cinéma Jeanne d'Arc. Elle se suicida. Son mari, *Romain Gary*, prix Goncourt sous son nom propre et prix Goncourt sous celui d'Émile Ajar, une affaire de dédoublement spéculaire et spectaculaire, se suicida de même. Comment ne pas évoquer le fantôme de *Cendrillon*, *Lady Di*, *of course*, la gentille petite fille du peuple – fille du comte John Spencer, de sang royal et millionnaire, ce qu'on a oublié de mentionner... – qui épouse pour de

vrai son prince charmant et *devrait* vivre la vie la plus heureuse *imaginable*, avoir beaucoup d'enfants et mourir chargée d'ans... Elle n'en mourut pas moins *spectaculairement* dans la fleur de l'âge, tuée par une Mercedes lancée à fond de train, toutes pulsions hurlantes... Ou *Grace Kelly* de Hollywood, Cendrillon devenue princesse de Monaco, morte dans la voiture que l'une de ses filles pilotait trop héroïquement. Le mari de sa fille aînée Caroline, encore une histoire de princesse, s'étant pour sa part tué en mer, où le bolide qu'il pilotait l'emporta vers la mort à plus de 300 km/h. On me dit que la princesse *Margaret*, la *Lady Di* de son époque, éprise du beau capitaine Townsend, hélas divorcé donc interdit, aurait il y a longtemps sombré dans l'alcoolisme. L'Histoire aurait-elle pris le mors aux dents, terrifiée par son propre désir de rattraper la fiction souveraine?

Je pourrais vous entretenir de *Cléopâtre*, qui avait un si vilain nez, maîtresse de Jules César et mère de Césarion, tout comme de *Napoléon*, dont l'Aiglon mourut soigneusement isolé au château de Schönbrunn, donc à Vienne, seul au monde et bien loin de son papa tout comme de sa maman. Je préfère toutefois clore ma série d'aventures et de mésaventures royales sur le rappel du couple le plus célèbre du siècle, celui du roi d'Angleterre déchu devenu *duc de Windsor*, époux de *madame Simpson*, triplement interdite par la tradition britannique parce que divorcée, plébéienne et... américaine! Par amour Édouard VIII abdiqua, non sans s'être battu au préalable avec Winston Churchill, au nom de la couronne qu'il tentait de sortir de la voie de garage où le parlementarisme du Royaume-Uni l'avait remise. Une interminable et bien aventureuse histoire de pouvoir, de plaisir et de propriété.

Qu'est-ce qu'un prince ou un roi? Imaginairement un homme qui ne manque de rien. Son *pouvoir* va de soi, ses *propriétés* ne font aucun doute, reste donc son *plaisir*. Là sera son talon d'Achille. Une seule femme lui manque, et tout est dépeuplé. Quand on n'a rien, la moindre chose ravit. Mais que faire quand on a tout en abondance, sinon chercher toujours plus haut! La

vie finit ainsi par se jouer sur les barreaux d'une échelle dont les pieds fouilleraient le sol de la terre, et la tête les merveilleux nuages. Quand on peut disposer de tout ce qui est *disponible*, que cherche-t-on, si l'on manque de sagesse, sinon ce qui dans tous les cas doit bel et bien *manquer*? C'est ainsi que l'on devient héros en quête d'aventure, après avoir raté le délicat virage de la castration, qui impose le manque aux humains.

* * *

Prenons congé de notre modeste galerie de portraits en saluant celui qui en cet an 2000 constitue le point de mire de tout l'héroïsme latent du monde: le président *Bill Clinton*. Le petit gars du Sud, gouverneur jusque-là d'un État dérisoire, l'Alabama, qui gravit tous les échelons de l'échelle et s'assit un beau jour sur le trône de l'univers. L'homme le plus puissant du monde: sans rival même, l'Unique! *Ladies and Gentlemen, the President of the United States of America!* Jeune, beau, fortuné, tout pour plaire, vraiment.

On fit bien sûr enquête dès ses premiers mois au pouvoir sur certaines délicates transactions immobilières, auxquelles de mauvaises langues donnaient à entendre qu'il n'était pas étranger, non plus que sa femme Hillary. Mais un très long procès les exonéra de tout blâme. Bien sûr à la même époque certaine jeune femme l'accusa-t-elle également d'avoir exercé sur elle des pressions déterminées par son appétit de plaisir, d'où s'ensuivit un fort coûteux procès, si ruineux qu'on dut mettre sur pied un fonds extraordinaire destiné à épargner la faillite au président des États-Unis...

Saluons le *Pouvoir*. Saluons la *Propriété*. On oubliera les allégations de cette jeune femme, auxquelles on refusa tout d'abord de croire, ses plaintes ayant été de toute manière rejetées dans l'ombre par l'affaire Monica Lewinsky. Saluons tout de même en passant le *Plaisir!*

Notre compte y serait-il? Pas tout à fait. Où donc la *loi* est-elle passée? Au Congrès? Mais le Congrès est partagé! À la Chambre des représentants, les démocrates sont impuissants. Au Sénat par contre, majoritaires. La

loi serait-elle une pure question de bête majorité? La pauvre loi que le Président est lui-même censé représenter... Serait-elle menacée d'être neutralisée par les *pulsions* du héros? Jusqu'à un certain point, oui. À la suite de l'affaire Watergate, Nixon ne se prétendit-il pas incapable, pour un bobo à la jambe, de prendre l'avion pour Washington, où l'on fit tout de même mine de préparer son procès? Une farce qu'on dut contremander, son successeur lui ayant pardonné! Cela me fait penser à Honecker, à Molotov, à Pinochet... L'Histoire? *Une fiction parmi d'autres*. Tant pis pour nous, car ainsi va la vie.

Cela est certain: le héros habite tout un chacun, jusqu'au plus haut niveau. Reste pourtant la *Loi*. Trahissable dans le relatif. Inentamable dans l'absolu. Qui a toujours le dernier mot! Il n'y a pas de héros heureux. C'est cela même, la *condition humaine*.

Un drame qui se joue sur la scène de l'*aventure*, où l'on ouvre les vannes aux *pulsions* qui déferlent.

De tout cela, nous reparlerons, dans *Psychanalyse Littérature Enseignement*, à paraître sous peu aux éditions Triptyque.

Vienne, juin 2000.